

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Antoine GAY

De l'inutilité des études classiques,
partie III

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1918, tome 16, p. 170-180

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

De l'inutilité des études classiques

(Troisième et dernier article.)

Comme on peut se faire illusion quand on est jeune ! Je pensais lancer, dans mes derniers articles, des propositions renversantes de nouveauté. Un « spirituel » anonyme me fit savoir que je rabâchais. (Cf. N° du *Nouvelliste* du 22 déc. 1917). Je croyais « faire une brèche à la citadelle de l'ignorance ». J'enfonçais une porte ouverte. Vraiment, tout est dit et l'on vient trop tard. Mon honorable contradicteur lui-même n'est peut-être pas aussi neuf qu'il paraît le croire. Il proclame que les études classiques n'ont rien de « comestible » — hélas ! non, cher maître, rien de comestible ni de combustible, et c'est bien malheureux — mais qu' « elles sont pratiques pour le prêtre surtout, le médecin, les gens de barreau etc. qui s'en servent bien utilement dans l'exercice de leur profession respective ».

Mon honorable contradicteur me croira-t-il si je lui affirme que je savais cela ? Je n'ignorais pas complètement que le latin est la langue de l'Eglise, que la Somme de S. Thomas est écrite en latin et le Nouveau Testament en grec, et que, par conséquent, le latin et le grec étaient immédiatement utiles aux étudiants en théologie.

Je savais même, je vais bien vous étonner, que la savante et barbare terminologie de la pharmacie et de la médecine est tirée en grande partie du latin et du grec. Mais — qu'Esculape me pardonne ! — je soupçonne beaucoup de ses disciples de traiter la phlébite et l'embolie, la spondylite et l'artério-sclérose, le paludisme et l'hémiplégie, l'emphysème et la tuberculose, — dont Dieu vous garde ! — sans se soucier trop de savoir si ces vocables leur viennent d'Athènes ou de Rome, et j'imagine qu'ils ont, pour distinguer le

diabète de la diphtérie d'autres symptômes encore que l'étymologie.

Quant aux gens de barreau, mon honorable contradicteur sait comme moi que nous ne sommes plus au temps où avocats et tabellions rédigeaient leurs actes en latin. S'il est des juristes qui rentrent de l'Université avec une santé chancelante, je ne pense pas que ce soit, en général, pour avoir pâli trop longtemps sur le latin de Justinien. Il est tellement plus simple de lire les Pandectes dans la traduction Thévenot Dessaulles revue par M. Lesparat et les Institutes dans celle que M. Ernest Dubois en a donnée d'après l'*Apo-graphum* de Studemund !

Restent ces redoutables Polytechniciens ! Ce sont les sujets les plus probants. Car ceux-ci, outre leur latin et leur grec — hypoténuse, équation, théorème, polynôme, quotient, arithmétique, ellipse, etc. sont des mots grecs et latins ou je n'y entends rien — ceux-ci utiliseront encore immédiatement leurs mathématiques. Parfaitement. Il n'y a qu'une petite difficulté. Sur deux ou trois cents étudiants, qui ont passé leur maturité au collège de St-Maurice, il n'y en a que deux, deux seuls, qui aient abordé le Polytechnicum. Je ne dis pas que ce n'est rien, je dis que c'est peu pour établir l'utilité immédiate des mathématiques.

Mon honorable contradicteur va me trouver bien obstiné. Malgré sa « spirituelle » et anonyme démonstration, et quoiqu'il soit « malséant » de penser autrement que lui, je maintiens toutes mes affirmations. Je persiste à dire que, envisager les études classiques par leur côté pratique « *c'est n'en avoir aucune intelligence* ». Le mot vous paraît dur ? Intentez un procès en diffamation à M^{er} Dupanloup.

Et maintenant que voilà le « spirituel » anonyme poliment congédié, continuons à enfoncer des portes ouvertes. Ce métier a son utilité. Les amateurs de nouveautés sont avertis de n'en pas chercher ici. Tout ce que je vais dire est vieux d'au moins trois cents

ans et se trouve dans tous les traités des études depuis Rollin jusqu'à nos jours, et particulièrement dans le traité « De l'Education » de Mgr Dupanloup, à qui je dois tout ce qu'il y a de bon dans mon article.

Je vais essayer de parler clairement : on dit que c'est un bon moyen de se faire comprendre. Je voudrais démontrer rapidement que l'étude des langues anciennes, latin et grec, est, mieux que toute autre, propre à atteindre le but des études classiques, qui est, vous le savez mieux que moi, non pas de donner des connaissances pratiques, mais de développer toutes les facultés du jeune homme.

Je ne pourrai qu'effleurer un sujet aussi vaste, dans ce troisième et dernier article.

On pourrait concevoir, on a conçu des plans d'études qui ne seraient pas à base de latin et de grec. On pourrait mettre à la place des langues anciennes les beaux-arts, ou les sciences exactes, ou l'histoire, ou la philosophie. Aucune de ces branches ne remplacerait sans de grands inconvénients les langues et les littératures grecques et latines.

Les beaux-arts s'adressent trop exclusivement aux sens et aux facultés sensibles. Ils fournissent des images et des formes, suggèrent des sentiments, forment le goût, mais ne donnent que peu ou point d'idées. Et cette étude légère, facile, attrayante, préparerait mal les jeunes gens à l'austère discipline des sciences.

Les sciences exactes forcent à raisonner avec précision. À ce titre, elles ont droit à une place au programme, à condition de ne pas devenir trop envahissantes. Comme moyen de formation elles ont le tort de ne s'adresser qu'à la raison et de ne la développer que par un côté seulement. Pas plus que les beaux-arts, elles n'entrent dans le domaine des idées. L'intelligence, exercée uniquement ou principalement par les sciences exactes, loin d'être à même de tout comprendre, devient trop souvent incapable de bien entendre les sciences morales, sociales, politiques et

philosophiques. Elle exige partout et toujours des démonstrations mathématiques qui ne sont possibles que dans les sciences exactes.

L'histoire et la philosophie, très utiles pour aider à l'éducation, nécessaires pour la parachever, ne sauraient la faire à elles seules, ni surtout la commencer. La haute histoire, qui seule est vraiment éducative, et la philosophie, supposent déjà mûries, ces facultés que les études classiques ont précisément pour but d'amener à maturité.

Il faudrait donc s'en tenir à l'étude des langues et des littératures ? — Oui, sans aucun doute. Les langues et les littératures sont la fleur de la pensée et de la parole humaines. C'est là que les peuples de tous les siècles ont déposé leurs trésors les plus précieux, c'est là que doit aller puiser quiconque veut s'enrichir. L'étude des belles-lettres a sur toutes les autres études l'incomparable avantage d'être appropriée au développement de chacun. L'enfant y trouve l'aliment léger qui lui convient et l'homme fait y peut puiser encore une forte et substantielle nourriture. Contes, fables, tragédies, discours, histoire, philosophie, il y en a pour toutes les forces et pour tous les goûts.

« L'étude des langues, dit M^{gr} Dupanloup, développe à la fois, harmonieusement, l'intelligence, l'imagination et la sensibilité, et les nourrit d'idées, d'images, de sentiments. Et ce travail elle le fait sans effort excessif, sans violence, sans contrainte intellectuelle. L'enfant, le jeune homme, vit, pense, sent, parle dans le monde de la grande parole humaine, et son Education s'y fait comme d'elle-même, par cela seul qu'il est là, et qu'il respire dans ce grand air de l'intelligence. »

Je pourrais citer bien des autorités. Je me contente du témoignage d'un génie qui ne passe pas généralement pour un rêveur et un faiseur de phrases.

« J'aime les sciences mathématiques et physiques, disait Napoléon ; chacune d'elles, l'algèbre, la chimie,

la botanique, est une belle application partielle de l'esprit humain : *les lettres, c'est l'esprit humain lui-même ; l'étude des lettres, c'est l'Education générale qui prépare à tout, l'Education de l'âme.* »

Il faut donc étudier les langues et les littératures. J'ajoute : les langues et les littératures étrangères. Non pas qu'on doive négliger l'étude de la langue maternelle. Loin de là. Nous devons avoir le culte de notre belle langue française ; elle a droit à la place d'honneur. Pourtant, du point de vue éducatif, les langues étrangères ont, sur la langue maternelle, l'avantage de permettre, d'exiger la traduction, qui est le meilleur exercice des facultés humaines, le sport intellectuel le plus sain et le plus fortifiant. La langue maternelle suffirait à nourrir l'intelligence, surtout quand elle possède une littérature aussi riche que la littérature française. Mais pour exercer et assouplir les facultés d'un jeune homme, nul exercice, non pas même la lecture la mieux commentée, ne vaudra jamais la traduction. Je parle, cela s'entend, de traductions faites sans ces trop fameux « juxta » qui, en supprimant l'effort, enlèvent à la traduction toute valeur éducative.

L'élève qui travaille à faire, par lui-même, une bonne traduction réfléchit sérieusement, approfondit le texte, étudie et compare les différents sens possibles, choisit enfin celui qui lui paraît le meilleur. Il rivalise avec l'auteur qu'il traduit, s'efforce de conserver à sa version la perfection de l'original et met en œuvre, pour y arriver, toutes les ressources de son intelligence et toutes celles de sa langue maternelle. Par ce travail opiniâtre, par cet effort chaque jour renouvelé, son caractère et sa volonté s'affermissent, son intelligence s'ouvre et se meuble, sa mémoire s'orne d'images, d'idées, de grands exemples et de connaissances variées, son goût s'épure et s'affine. « L'esprit croît et grandit, pour ainsi dire, avec les grands hommes dont il étudie et interprète les ouvrages. »

J'entends l'objection des gens pratiques. « Eh bien !

soit ; qu'on étudie les langues étrangères ! Mais pourquoi le latin et le grec ? Pourquoi des langues mortes quand on pourrait étudier avec autant de profit l'anglais ou l'italien qui auraient, de plus, une valeur commerciale ?

C'est ici la vraie difficulté. Je vais y répondre franchement. Pourquoi des langues mortes ? Précisément parce qu'on ne les parle plus. Qu'on mette au programme les langues vivantes, on les étudiera comme on étudiait l'allemand jusqu'ici, pour les parler. Le grand souci du professeur sera de donner à ses élèves une certaine facilité d'élocution et il négligera le côté esthétique, de beaucoup le plus important. On formera, par ce procédé, des voyageurs de commerce, des garçons d'hôtel, des contrôleurs de train de luxe. Je me garderai bien de mépriser ces honnêtes gens. Je pense pourtant que les études classiques produisent quelque chose de plus distingué.

On pourrait ajouter que cette étude désintéressée de langues qu'on ne parlera jamais, préservera le jeune homme de l'utilitarisme à outrance, qui veut, au bout de chaque effort, un résultat palpable, un avantage qui puisse se coter à la bourse. Cet argument n'aboutirait qu'à faire naître un sourire de pitié sur les lèvres des gens pratiques. Passons.

Mais la grande raison d'apprendre le latin pour nous, Romands et Français, c'est que nous sommes des Latins. Le latin n'est pas, pour nous, une langue étrangère, il est notre langue maternelle. Désapprendre le latin, ce serait nous couper de toute communication avec le passé de notre grande famille, nous détacher de nos traditions, qui, toutes, ont leurs racines dans la terre romaine.⁽¹⁾

Pour nous, savoir ou ignorer le latin est une question

1) Les Allemands trouveront d'autres raisons. J'ai parcouru l'ouvrage très documenté du P. Rupert Haenni, O. S. B., *Wilhelm Ostwald und das humanistische Gymnasium (Sarnen 1911 et 1912)* et je vois qu'ils n'en manquent point.

de vie ou de mort, si, de l'aveu de tous ceux qui s'y connaissent, « le commencement de bien écrire ou de bien parler en français est et sera toujours de bien savoir le latin. »

Le génie français est lié indissolublement au génie latin, et dépend de lui comme l'effet de la cause. « Je crois fermement que, sans elles, (les études latines) c'en est fait de la beauté du génie français. Nous sommes des Latins. C'est le lait de la louve romaine qui a fait le plus beau de notre sang. Tous ceux d'entre nous qui ont pensé un peu fortement avaient appris à penser dans le latin. » Ainsi parle Anatole France. Ainsi parlent les plus beaux modèles du génie latin et français. L'histoire de la littérature française confirme ces assertions. Chaque fois qu'on a négligé le latin et le grec pour donner la préférence à des langues modernes, même dérivées du latin, le génie français s'est obscurci, la langue a subi une crise. La rudesse et l'emphase de Corneille peuvent être attribuées à l'imitation espagnole ; la pureté, l'harmonie, la perfection de Racine sont le fruit de sa profonde connaissance du latin et du grec. Si l'on veut sauver le français, il faut conserver leur place au latin et au grec qui ne peuvent se séparer. « Le grec, dit Cousin, n'est pas seulement une langue de plus ; le grec seul enseigne bien le latin ; et tous deux réunis enseignent excellemment le français. »

Les langues mortes ont encore ce grand avantage de présenter un caractère de fixité qui assure la stabilité de l'enseignement secondaire. La grammaire et la littérature des langues mortes sont fixées pour jamais dans leur éternelle perfection. L'enseignement basé sur ces langues ne sera pas soumis aux fluctuations inévitables dans l'étude des langues modernes qui, par cela même qu'elles sont vivantes, subissent et subiront d'incessantes transformations. Que renseignement secondaire soit assis sur cette base immuable des langues anciennes il sera possible d'améliorer les méthodes en profitant des expériences des générations précédentes.

Mais si les langues modernes prenaient le dessus, nous vivrions dans un perpétuel désarroi. Il faudrait, chaque cinquante ans, rebâtir à nouveaux frais ce qui avait été péniblement édifié. Car l'engouement pour les langues vivantes change avec la mode. On aurait eu, depuis trois siècles, dans l'enseignement français, jusqu'à six courants principaux. L'espagnol, l'italien, l'anglais, l'allemand, puis le slave et le Scandinave encombrèrent successivement le marché, et l'on sait que ce ne fut pas à l'avantage de la langue ni du génie français.

Pour assurer l'unité d'enseignement, l'identité de la langue et du génie national, il importe de nous attacher aux langues anciennes. Cette apparente immobilité est une condition absolue de progrès. « Le changement détruit tout ; la simple continuation permet de tout perfectionner. »

Mais c'est pour leur incomparable beauté que nous devons surtout tenir au latin et au grec. Sans doute, il serait sot de prétendre que tout ce qui a vingt ou trente siècles est admirable. Pourtant, quand une longue suite de générations ont été unanimes à reconnaître la perfection d'une forme d'art ou d'une littérature, il faut croire, à moins d'une sottise présomption, qu'il y avait une cause à cette admiration.

Quand on a constaté que la civilisation se développe ou disparaît, que le sens de la beauté s'affine ou s'é-mousse selon qu'on reste fidèle à certains modèles ou qu'on les néglige, il serait un peu simple de nier leur action sur la formation des peuples et des sociétés. Or, n'est ce pas pendant que les Grecs et les Romains étaient tombés en oubli qu'a régné sur l'Europe cette longue nuit de six siècles qui n'a été dissipée que par le retour aux anciens ?

C'est qu'on a beau chercher, chez aucun peuple plus que chez les Romains on ne trouvera l'amour de la logique, le besoin de clarté, le sérieux, la gravité, et ce qu'on a si justement appelé « *la probité sublime* »

ce respect de l'ouvrier pour son art qui le pousse, qui le force à faire son travail avec toute la perfection dont il est capable. « Rien n'égale la dignité de la langue latine : elle fut parlée par le peuple-roi, qui lui imprima ce caractère de grandeur, unique dans l'histoire du langage humain, et que les langues, même les plus parfaites, n'ont jamais pu saisir. C'est la langue de la civilisation européenne et universelle. » (J. de Maistre.)

« Je n'exagère pas, écrivait A. France dans son étude *Pour le latin*, je n'exagère pas en disant qu'en ignorant le latin, on ignore la souveraine clarté du discours. *Toutes les langues sont obscures à côté de celle-là.* La littérature latine est plus propre que toute autre à former les esprits. En parlant ainsi, je ne m'abuse pas, croyez-le bien, sur l'étendue du génie des compatriotes de Cicéron ; j'en vois les limites. Rome eut des idées simples, fortes, peu nombreuses. Mais c'est par cela même qu'elle est une incomparable éducatrice. Depuis elle, l'humanité conçut des idées plus profondes ; le monde eut un frisson nouveau au contact des choses, il est vrai. Il est vrai aussi que, *pour armer la jeunesse, rien ne vaut la force latine.*»

Et l'on accuserait les études classiques de faire des rêveurs, des hommes impropres à l'action ! Comment ! Il formerait des rêveurs ce peuple positif qui conquiert le monde et l'organisa avec un art que nul autre peuple ne connut depuis ? Comment, ils formeraient des rêveurs ces juristes qui ont écrit le droit romain dont nous vivons encore ? Qui donc alors nous donnera jamais le sens pratique, qui nous infusera le goût de l'action ?

Et où trouverons-nous, plus que chez les Grecs, le sens de la beauté, la perfection dans la mesure, l'absolue sûreté de goût, la pureté et la simplicité de lignes qui caractérisent leur littérature et leur architecture, l'eurythmie, l'harmonie, la distinction et l'élégance du discours, et ce *proprium quemdam gustum urbis*, l'urbanité et l'atticisme ?

Les Grecs ! « Ils sont la fleur et le parfum. Ils ont plus que la vertu, ils ont le goût. J'entends ce goût souverain, cette harmonie qui naît de la sagesse. »

« Pour le beau, disait Sainte-Beuve, il n'y a que la Grèce et ce qui en vient ou s'y rattache. » Et il faut l'en croire, car il s'y connaît.

Et J. de Maistre dans son livre *Du Pape* : « Les lettres et les arts furent le triomphe de la Grèce. Dans l'un et l'autre genre, elle a découvert le beau ; elle en a fixé les caractères ; elle nous en a transmis les modèles qui ne nous ont guère laissé que le mérite de les imiter : *il faut toujours faire comme elle, sous peine de mal faire.* »

On me pardonnera d'avoir fait parler si longuement les autorités. Il le fallait pour le bien de la cause. Je m'arrête. J'ai hâte de terminer cette causerie déjà trop longue.

On a calomnié, on calomniera longtemps encore les études classiques, il faut s'y résigner. Mais on n'a jamais trouvé rien de mieux. Attachons-nous donc de toutes nos forces aux Anciens, à ces maîtres éternels de clarté, de logique et de beauté qui seuls empêcheront « l'impure laideur » d'être reine du monde parce que toujours ils nous montreront « le chemin de Paros. »

Il est possible que le jeune étudiant ne saisisse pas toute la beauté des chefs-d'œuvre qu'il interprète. N'importe ! Il ne sera pas indifférent à sa formation d'avoir vécu dans les brumes du Nord ou dans la claire lumière d'Athènes et de Rome. Du contact continu avec les plus beaux génies, il gardera une dignité, une distinction, une largeur de vues, une ouverture d'intelligence qui le payeront amplement de ses peines.

Il aura fait mieux que d'apprendre du latin, ou même du français. Il aura formé son esprit et son caractère « à la discipline des idées générales et universelles, et, par le moyen de cette discipline à une conception plus large, plus généreuse et plus noble de l'humanité. » (Brunetière)

« Et quand, au sortir des bancs, il devrait perdre jusqu'au souvenir des auteurs qu'on y explique, ce serait encore un bienfait considérable que d'avoir été nourri de bonne heure à l'idée du devoir, que d'avoir appris à obéir, et de savoir au moins s'appliquer et se contraindre, ce qui est le secret des affaires et le grand art de la vie humaine. » ¹⁾

Mais si l'on veut que l'étude des langues anciennes donne ces merveilleux résultats, il faudra lui rendre la place qu'elle tenait autrefois au programme. Un travail s'impose : nettoyer les écuries d'Augias, désencombrer les programmes classiques. Eu attendant l'Hercule qui accomplira cette besogne surhumaine, que tous les partisans des Humanités s'unissent pour rendre à l'enseignement classique « cette incomparable splendeur qu'il tirait de son *apparente* ²⁾ inutilité ». Restons obstinément fidèles à « cette tradition grecque et latine, toute de sagesse et de beauté, hors de laquelle il n'est qu'erreur et trouble. Philosophie, art, science, jurisprudence, nous devons tout à la Grèce et à ses conquérants qu'elle a conquis. Les anciens, toujours vivants, nous enseignent encore. » ³⁾.

Ch^{ne} Ant. GAY

Note de la Rédaction. Un correspondant anonyme nous a adressé une contrepartie aux articles des deux derniers numéros sur « l'inutilité des études classiques », où il tend à prouver que « les études classiques sont immédiatement utilisables pour le futur médecin, prêtre, avocat, vétérinaire, » et n'ont pas le seul avantage d'être un agent de formation intellectuelle. Ce sont les idées parues dans le *Nouvelliste* du 22 décembre, et auxquelles répond le début de l'article ci-dessus. Il est donc inutile de discuter en l'air, d'autant plus que le contradicteur se dit et nous paraît, pour le fond, en plein accord avec l'auteur des articles qu'il attaque. Nous accusons, à notre correspondant, réception de sa réponse anonyme ; nous ne jugeons pas nécessaire de la publier : elle a, du reste, paru dans le *Nouvelliste* du 16 février, augmentée d'un Post-Scriptum plein d'aménités pour les « Echos ».

¹⁾ Ozanam, Discours sur la puissance du travail, prononcé au Collège Stanislas en 1845.

²⁾ Je souligne ce mot. Je voudrais le souligner trois fois. Si l'on a su me lire on aura compris que c'est de l'*apparente* inutilité des études classiques que j'ai voulu parler.

³⁾ Anatole France, Le génie latin.